-F.RC.+
3906

Case
FRC
14862

CONVENTION NATIONALE.

MOTION D'ORDRE

CONTRE

LES TERRORISTES ET LES ROYALISTES,

FAITE

A LA CONVENTION NATIONALE,

Dans la séance du 21 ventôse, an III,

PAR BOISSY-D'ANGLAS,

Député du département de l'Ardèche.

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LA journée du 9 thermidor ne fut pas une victoire de parti, mais un mouvement national qui rendit au peuple l'exercice de ses droits, à la République son indépendance. Depuis cette brillante époque, les rayons de la justice et de la vérité, perçant les ténèbres épaisses qui obscurcissoient notre horizon politique, ont fait renaître pour la France le règne du bonheur et de la vertu. Les têtes coupables de plusieurs tyrans sont tombées : au bruit de leur chûte, leurs exécrables complices, qui sembloient inaccessibles aux remords, ont commencé à éprouver, à connoître cette terreur qu'ils

THE NEWBERRY LIBRARY

avoient si long-temps inspirée. Privés de l'appui d'une commune rebelle, n'ayant plus d'ordres à donner à des commandans perfides, à des égorgeurs soldés; apprenant chaque jour l'arrestation des comités révolutionnaires qui avoient servi leur fureur; voyant fermé pour jamais l'antre funeste où retentissoient leurs vocifératations sanguinaires, leurs provocations au crime; perdant sans retour leur crédit, leurs forces, leur pouvoir; isolés au milieu de cette commune immense, s'y promenant parmi les ombres menaçantes de leurs victimes, ils paroissent déja frappés d'une mort politique, et semblent ne se survivre quelques instans que pour être témoins de l'horreur universelle qu'ils inspirent, et de l'éternelle infamie à laquelle leurs noms sont dévoués. Les prisons ouvertes, les échafauds brisés, l'innocence rendue à la liberté, la raison reprenant ses droits, les familles vertueuses recouvrant leur sécurité, le commerce se livrant à son industrie, l'homme libre exprimant sa pensée, le vandalisme expirant, le flambeau des arts rallumé par la main du génie, et les conceptions du talent agrandies encore par l'influence d'un gouvernement sage et doux: ces idées d'espérance et d'union qui ravivent nos ames et adoucissent nos malheurs passés, sont autant de poignards qui déchirent le sein de vos insolens oppresseurs; la douleur d'être les témoins du bonheur général, et l'impuissance de le troubler, voilà le premier châtiment de leurs forfaits, et peut-être le plus insupportable de leurs supplices. Mais pourquoi, citoyens, des nuages sombres paroissent-ils se rassembler encore pour obscurcir l'éclat de ces beaux jours? Par quel malheur cette nation courageuse, qui résiste à l'Europe entière, qui triomphe des armées les plus formidables, qui supporte les privations les plus pénibles, qui renverse tous les obstacles et semble maîtriser tous les élémens; par quelle fatalité, dis-je, cette nation si fière a-t-elle pu être si lons-temps comprimée? quelle fut la force qui l'enchaîna, le prestige qui la réduisit? pourquoi voyons-nous encore des inquiétudes honteuses et des espérances coupables? pourquoi le citoyen vertueux et paisible

craint-il de voir renaître le règne de la terreur et des proscriptions, et cherche-t-il, dans ses alarmes, un appui jusques parmi ceux à qui les amis de la révolution ne doivent adresser que des reproches? qui peut inspirer à quelques factieux cette arrogance délirante qui règne sur leurs fronts, et cet espoir féroce que l'on voit briller dans leurs regards? Le peuple a juré l'anéantissement de la tyrannie, et les insensés croiroient ils en relever les débris? Quels sont donc les ressorts cachés sur lesquels ils comptent pour s'opposer à votre force et pour soutenir leur foiblesse? quel est enfin le secret de leur infernal systême?

J'ai résolu, citoyens, de le dévoiler à vos yeux: je vais porter la lumière dans les replis de leurs pensées et leur arracher le secret de leurs complots; je ferai voir ensuite quels sont les écueils qu'en les combattant vous devez apprendre à éviter. Plusieurs de mes collègues ont déja depuis long-temps indiqué ce mystère odieux; mais il faut courageusement le développer à cette tribune, le dire au peuple tout entier, à ce peuple qu'on a tant de fois et si cruellement trompé, qu'il faut éclairer enfin sur ses véritables intérêts. Nos ennemis parlent à ses passions: il faut que sa raison nous écoute; il faut qu'il connoisse à fond le machiavélisme de ces hommes qui ont voulu, qui ont su, qui veulent encore aigrir ses douleurs, envenimer ses blessures, exciter sa jalousie, enflammer et tromper ses ressentimens, diviser ses membres, tarir ses ressources, et épuiser son sang pour établir leur puissance usurpatrice sur les ruines de l'ordre social et sur les décombres de leur patrie.

De tout temps et dans tous les pays la nature a produit, pour le malheur du monde, de ces esprits ambitieux qui comptent pour rien le bonheur des hommes, et qui ne veulent que les asservir. La domination est un besoin pour eux, l'exercice du pouvoir une passion irrésistible: ces fléaux de l'univers ont toujours profité des passions et de l'aveuglement de la partie la plus nombreuse du genre-humain, pour satisfaire la soif insatiable d'une autorité sans bornes et d'une funeste célébrité. Tantôt, parlant au nom d'un dieu vengeur, se

déclarant les ministres du courroux céleste, ils ont porté le trouble dans les consciences, la discorde dans les familles, la fureur dans les esprits, le carnage et la désolation dans les empires : tantôt, enflammant l'orgueil d'un sénat trop fier, ou la colère d'un prince soupçonneux, ils violèrent toutes les lois, sous le voile du bien public; ils donnèrent le signal des proscriptions, sous prétexte de rétablir la paix intérieure; ils asservirent, ils écrasèrent le peuple, sous celui de maintenir l'ordre social : par-tout le sang de l'homme de bien cimenta leur odieuse tyrannie.

Mais, de tous les masques que prirent en différens temps ces hommes dévorés d'ambition, celui qui a le plus trompé, celui qui a couvert les plus grands attentats, celui qui a opéré les plus grands bouleversemens, celui enfin qui a précipité dans la tombe le plus de victimes, c'est le masque hypocrite dont se couvrirent vos derniers tyrans, et qu'il faut enfin arracher à leurs successeurs.

Ils se parent du titre d'amis du peuple, ils prennent l'attribut sacré de défenseurs du pauvre; et ces perfides imposteurs, fanatiques aveugles et cruels, déshonorant les noms respectables qu'ils usurpent, veulent plonger dans la misère ce pauvre qu'ils prétendent défendre. Ils veulent diviser ce peuple dont ils se déclarent les amis, armer ses mains du flambeau de la haine et du poignard de la vengeance, le porter à des fureurs liberticides, le déchirer par des guerres intestines; et, après avoir épuisé sa force et son sang pour le gouverner à leur gré, ils aspirent à le livrer ainsi, sans ressources et sans défense, à ses implacables ennmis.

Tous les législateurs philosophes, tous les bienfaiteurs de l'humanité, tous les vrais patriotes, frémissant au nom du despotisme, et s'indignant contre ces distinctions héréditaires qui corrompent une partie du genre-humain et avilissent l'autre, ont cherché à embraser les hommes de l'amour de la liberté et de l'égalité : ils leur ont retracé leurs droits; ils les ont rappelés à leur dignité naturelle; et se livrant à tous les périls pour embrasser une si belle cause, ils les ont rassemblés : ils ont ren-

versé les bastilles, aboli les lois oppressives, supprimé les taxes arbitraires, anéanti les distinctions humiliantes, et placé sur toutes les vertus les fondemens de la République. Mais ils ont su que les hommes imprescriptiblement égaux en droits, ne pouvoient jamais l'être en vertus, en talens et en fortune : l'égalité qu'ils ont reconnue et consacrée, est le fruit éternel de la nature et de la justice, et seroit le lien le plus solide de toutes le sociétés : l'égalité de fortune, au contraire, que prétendent quelques sophistes, qui fut le systême de Chabot tant qu'il fut pauvre, de Robespierre tant qu'il eut besoin de s'élever, est la prétention de la folie, le systême du crime masqué en patriotisme. Cette égalité de fortune n'est autre chose que la ruine de l'état social et le retour à l'état sauvage ; c'est la grande vérité qu'il faut, sans craindre de déplaire au peuple, lui dire courageusement, parce qu'il est de son intérêt de l'entendre, du devoir de ses représentans de la lui rappeler : celui qui l'ignore est un insensé, celui qui la tait est un lâche, celui qui la déguise est un fourbe digne du mépris des hommes et de la vengeance des lois.

La masse de tous les citoyens nés sur le sol de la France, voilà le peuple. Une partie de ce peuple a obtenu par héritage, par acquisition ou par son industrie, des propriétés ; une seconde partie de ce même peuple travaille pour en acquérir ou y suppléer : des gradations insensibles d'aisance ou de pauvreté existent entre ces deux parties du peuple, sous le nom de pauvres et de riches ; elles se servent réciproquement ; elles sont l'une à l'autre indispensablement nécessaires ; si l'une n'existoit pas, l'autre cesseroit d'exister ; leur union fait leur force, et de leur mésintelligence ou de leur harmonie dépendent le malheur ou la prospérité de l'Etat. La nature, plaçant le mal à côté du bien, a éternellement établi que si, dans la partie la plus aisée du peuple, on trouve plus d'instruction, de talens, et des moeurs plus douces, on y trouve aussi plus de penchant à l'orgueil, à la domination, à l'égoïsme, et une disposition à humilier les hommes privés des dons de la fortune. Il n'est pas moins vrai que si dans

la partie pauvre du peuple on trouve plus de simplicité, plus de force, plus de franchise, et des mœurs plus pures, on y trouve aussi un penchant dangereux à l'aigreur, à la méfiance, à la colère, et aux excès qui ne les suivent que trop souvent.

Le travail du législateur vertueux et habile doit donc consister à étouffer continuellement ces germes de dédains ou de haine, à réprimer l'orgueil et l'ambition du riche, à contenir la jalousie, l'emportement et la licence du pauvre; à établir des lois sages, des barrières immuables qui s'opposent à ce que la richesse puisse dominer ou avilir la pauvreté, et qui défendent à la pauvreté de violer les propriétés de la richesse. Il doit, d'un côté, par des décrets mûrement discutés, donner à l'industrie du pauvre toute la latitude possible pour qu'il puisse avoir l'espérance de devenir riche à son tour; et de l'autre, par des impôts établis sur le luxe, par des lois sur le partage des successions, par des institutions politiques et morales, mettre de justes bornes à la centralisation des richesses : mais le législateur prudent ne doit jamais perdre de vue que son premier devoir est de forcer ces deux parties du peuple à l'union, à la fraternité, à la réciprocité des services, en cherchant sans cesse à les guérir de ces germes empoisonnés d'éloignement et d'envie que la différence de leur position a jetés dans leurs ames. Riche, si tu dédaignes le pauvre, celui-ci te haïra, et un plus riche que toi te méprisera. Pauvre, si tu jalouses le riche, si tu ravis sa propriété, un plus pauvre que toi t'enviera, te dépouillera. Riche, si tu repousses le pauvre, où seront tes moyens d'industrie? les instrumens de ton commerce, les bases de ton activité ? quel emploi feras tu de tes richesses, comment en recueilleras-tu les fruits? comment cultiveras-tu tes champs, activeras-tu tes ateliers? comment obtiendras-tu les jouissances que donnent l'opulence et le repos? Pauvre, si l'on porte atteinte à la propriété du riche, il n'y aura plus d'impôt, d'armée pour te défendre, plus de commerce pour te vêtir, te nourrir; tes subsistances manqueront, tu perdras le travail qui te faisoit vivre, et l'oisiveté ra-

menant tous les vices au milieu de toi, y fera naître tous les désordres : la patrie sera embrasée ; d'affreuses vengeances s'exerceront, le sang coulera, l'étranger cruel profitera de vos troubles pour vous asservir ; et le royalisme exécré, s'emparant de vos dissentions, vous enchaînera les uns par les autres. Ah ! que l'amour de votre pays vous enflamme, que la justice et la vérité dissipent vos funestes illusions ! Serrez-vous à ma voix près de l'autel de la patrie ; ne formez qu'une société de frères, qu'une famille de héros ; et livrez au fer de la justice les perfides qui, loin de vous tenir le même langage, nourrissent vos préjugés, enflamment vos haines, et vous égarent pour vous gouverner.

Peuple français, ouvre les yeux, observe ces hommes à l'œil farouche, au teint pâle, au ton courroucé, qui excitent ton ressentiment, et qui veulent te porter à la vengeance contre une partie de toi-même qu'ils appellent perfidement *million doré*, pour frapper tes oreilles et égarer ton cœur ! Ce mot qui a d'abord retenti dans la salle des jacobins révoltés contre la Convention, ce mot qu'on a trop souvent répété à cette tribune, est le mot magique qui renferme tout le secret de la tyrannie passée, qui fonde tout l'espoir de celle qu'on veut rétablir ; c'est le cri de ralliement, c'est le rempart derrière lequel on croit pouvoir masquer l'ambition démesurée, tromper l'opinion publique, et braver la juste sévérité des lois ; c'est le signal du pillage et des proscriptions, c'est celui du désordre et du crime, c'est celui de la guerre : mais dût ma tête tomber sous le poignard de tes assassins, peuple, je veux te dévoiler tout ce que renferme de sinistre ce mot terrible avec lequel on espère faire égorger tous les Français les uns par les autres ; je vais te retracer ce qu'il a déja produit depuis dix-huit mois. Peuple, songe au passé, et lis avec moi dans l'avenir.

Les tyrans qui, sortant de ton sein, sont devenus tes oppresseurs, donnèrent le signal de la guerre du pauvre contre le riche : aussitôt on voit tous les propriétaires emprisonnés, tous les banquiers, tous les négocians dans les fers, et des proclamations, prétendues légales,

mettre l'opulence au rang des crimes qu'il faut réprimer. Chacun, loin de trouver le repos dans ses foyers, loin d'y jouir du fruit de ses travaux et de ses dépenses, de son industrie et de ses talens, y reçoit l'arrêt de sa mort.

Marseille toujours florissante depuis sa fondation, malgré les dissentions de la République et de l'empire de Rome, malgré les invasions des barbares et les guerres civiles qui ont tant de fois désolé la France, Marseille perd dans un instant ses richesses, son commerce; et le pauvre, toujours trompé, se voit privé des riches cargaisons de bled que cette ville opulente faisoit venir de Barbarie chaque année.

Lyon voit démolir ses maisons, tomber ses manufactures, fusiller ses habitans, foudroyer ses familles opulentes; et l'Europe n'apporte plus ces immenses tributs qu'elle payoit à l'industrie de nos artisans.

Nantes voit un infâme Verrès déshonorer ses murs, renverser sa prospérité, décimer sa population; la Loire porte au loin dans l'Océan les cadavres innombrables des victimes de ce bourreau féroce; et le navigateur épouvanté par l'aspect de ces flots teints de sang, qui lui annonce tant de crimes, est averti de n'aborder pas sur une terre inhospitalière.

Par-tout le propriétaire est insulté, accusé, condamné: ses domestiques sont corrompus pour le dénoncer; la trahison la plus vile est érigée en vertu publique; les monumens des arts sont mutilés; tout ce qui retrace l'opulence de la nation est anéanti; les métaux précieux sont dilapidés; une suspicion vague suffit pour plonger dans les cachots le citoyen paisible et calme; il y languit dans les tourmens et l'abandon, dans la solitude et le désespoir; et s'il lui échappe une plainte, il est égorgé comme conspirateur. Le petit nombre qui échappe à la mémoire des proscripteurs frémit d'épouvante; il consume dans une longue agonie les tristes jours qu'il conserve encore; et tandis que des milliers de familles, dont le bonheur étoit si intimément lié à celui de leur patrie, étoient toutes ou dans la crainte, de la captivité,

ou dans l'horreur des cachots, ou dans les angoisses de la mort, ou dans le deuil d'une mère, d'un frère, d'un époux, d'un fils; tandis qu'une nuée de barbares, au bruit du fer des assassinats, se gorgeoient d'or et de sang, et insultoient la pudeur, outrageoient la vertu, massacroient l'innocence et changeoient nos monumens en ruines, nos cités en tombeaux, nos champs en déserts : le pauvre, qu'on avoit flatté d'une folle espérance, livré, sans secours, au besoin, abreuvé de larmes, condamné aux plus affreuses privations, redemandoit en vain le travail qui le faisoit auparavant subsister; le négociant ruiné n'avoit plus de vaisseau pour lui; le manufacturier écrasé ne pouvoit plus activer ses métiers; l'artiste, sans occupation, ne lui commandoit plus d'ouvrage; le propriétaire dépouillé abandonnoit ses champs sans culture; et ce pauvre, si indignement trompé, à qui l'on vendoit au poids de l'or les mêmes denrées que la richesse des commerçans faisoit répandre par-tout en abondance et à bas prix; ce pauvre, tremblant sous ses tyrans insensibles, attendoit avec effroi la misère et la mort; il eût expiré mille fois de misère et de faim, si le fléau terrible de la guerre, qui nous a coûté tant de sang et fait obtenir tant de gloire, n'avoit pas offert à ses bras vigoureux une ressource utile, mais précaire : l'extraction du salpêtre, la fonte des canons, la fabrication des armes, ont seules longtemps prolongé la vie de ce pauvre, à qui l'on avoit criminellement promis les propriétés du riche; et la foudre qui moissonne tant de mortels a du moins servi, pendant cette affreuse époque, à conserver les jours de cette nombreuse partie de la nation, que le vandalisme de nos dictateurs privoit d'état, de soutien, d'aliment et d'existence.

Peuple, dis-moi si j'ai chargé ce tableau! Mais, j'entends ta voix me répondre, et je vois tes malheurs me prouver que, dans un récit trop rapide, je n'ai pu les retracer qu'imparfaitement.

Quel fut donc le résultat de cet infernal système? d'un côté, un deuil général, l'anéantissement du commerce, la disette, le renchérissement fatal de toutes

les denrées, la ruine du riche, le redoublement de la misère du pauvre; de l'autre, l'affermissement du pouvoir absolu de ces insolens despotes qui avoient flatté ses passions, pour l'enchaîner, administrant toutes les propriétés, faisant courber toutes les têtes sous le glaive de la terreur: eux seuls profitoient de la désolation universelle, eux seuls avoient atteint leur but, eux seuls régnoient paisiblement sur les cadavres et sur les ruines.

Peuple français! à notre voix tu t'es reveillé, et le trône sanglant des tyrans s'est enseveli dans la poussière; mais, persiste dans ton reveil, tiens toujours les yeux ouverts sur cette horde de cannibales: ils t'environnent, ils t'observent, et ils sauroient profiter du moindre mécontentement, du plus léger revers, de la faute la moins grave de tes véritales amis, pour égarer tes passions, reprendre ta confiance et rassembler les débris de leur pouvoir.

Déjà, lorsqu'on enchaîne les brigands, ils disent que le patriotisme est opprimé; déjà, lorsqu'on absout l'innocence, lorsqu'on rend aux propriététaires leur sûreté, à la presse sa liberté, au commerce son activité, ils disent que l'aristocratie triomphe. Ils ne peuvent plus dilapider, terrifier, égorger les citoyens sous le nom d'ex-nobles, de prêtres, de riches, de magistrats, de modérés, de muscadins, d'hommes de lettres, d'hommes de loi; et ils annoncent que tous les principes sont bouleversés. La Convention ne reconnoît plus de castes; elle ne reconnoît que de bons et de mauvais citoyens. Elle laisse à la justice impartiale des tribunaux le soin de les juger avec toutes les formes qu'exige le respect dû à l'homme; elle fonde enfin la vraie liberté sur les bases de la vertu, de la justice et de l'intérêt public, et les monstres crient que l'on marche à la contre-révolution. Ah! si l'on y marche, ce sont eux qui nous y conduisent. Ah! si le royalisme, justement proscrit, peut concevoir quelques espérances, c'est à l'aspect des désordres que leurs affreux principes pourroient faire naître encore. Ils te parlent sans cesse du *million doré*! s'ils ne peuvent plus exciter par-là contre le

riche la haine du cultivateur honnête, de l'artisan probe, de l'ouvrier laborieux, détrompés par une funeste expérience, voici quel est leur dernier espoir : ils se flattent de rallier à eux cette vermine de toutes les nations, ce rebut de l'humanité, ce fléau attaché aux cités corrompues et populeuses, cette nuée de brigands, d'hommes vils, plongés dans l'oisiveté et le libertinage, qui, ne possédant rien et ne voulant point travailler pour acquérir, ne vivent que dans le désordre, ne subsistent que de rapines, et dont la police nous avertit que depuis quelques jours cette immense commune abonde, qui s'y rendent de tous les points de l'empire, et semblent n'attendre que le signal du carnage pour porter par-tout le crime et la mort.

Voilà le secret de leur audace, l'appui de leurs déclamations, l'espoir de leurs ténébreux complots ; voilà leurs patriotes opprimés ; voilà l'armée sur laquelle ils comptent ; elle se rallie toujours, en tout temps, à ceux qui déclarent la guerre au *million doré*, c'est-à-dire, à ceux qui promettent le pillage.

Marius qui remplit Rome d'horreurs et de massacres, Catilina qui pensa la détruire, les chefs de bandes du temps de Charles VI qui mirent la France à contribution, les niveleurs d'Angleterre, d'abord excités et puis immolés par Cromwel ; Jean de Leyde et Muncer qui noyèrent, durant quatre années, l'Allemagne dans les flots de sang ; Mazanielle qui, pendant huit jours, fut le Robespierre de Naples ; déployèrent tous un semblable étendard, eurent tous de semblables partisans : la guerre au million doré fut toujours leur signal et leur cri ; ils voulurent dominer sur les ruines de leur patrie ; et, pour y parvenir, ils enflammoient la haine de ceux qui n'avoient rien, contre ceux qui possédoient quelque chose.

C'est par ce systême épouvantable que les traîtres que vous avez renversés espèrent rétablir leur puissance et vous donner de nouveaux fers. Tantôt vous les verrez, exagérés dans leurs principes, chercher à dégoûter le peuple de la liberté qu'il a conquise en ne lui en présentant que l'abus ; tantôt vous les verrez déplorer les

maux qu'il souffre, afin de lui faire regretter un régime justement odieux, mais qu'ils lui présentent, avec adresse, comme accompagné de moins de privations; toujours ils aspirent à le détourner de la ligne de la justice qui peut seule le conduire au bonheur, et qui est la véritable politique des gouvernemens : ils ne veulent dominer sur lui que pour le rendre, tôt ou tard, à ses anciens et lâches tyrans; car, ne vous y trompez pas, citoyens de tous les partis, de tous les états, de toutes les opinions, c'est à la domination qu'ils aspirent, mais c'est à la royauté qu'ils veulent vous ramener : ils veulent renverser, par un seul ébranlement, l'édifice entier de votre liberté, et détruire dans un seul jour les pénibles travaux de cinq années.

Voyez au sein de vos dissentions politiques, au bruit de vos haines et de vos combats, le royalisme hypocrite levant déja sa tête impure, marchant à côté de la terreur et épiant l'instant où il pourra vous enchaîner; tandis que l'étranger astucieux, d'accord avec les traîtres que vous avez abattus, conspire encore au milieu de vous : c'est lui qui vous divise et vous déchire; c'est lui qui a armé le pauvre contre le riche, et rendu le riche insensible aux calamités du pauvre; c'est lui qui a fait tomber les murs de Lyon, ensanglanté les rivages de Nantes, créé la Vendée et préparé la disette qui vous menace; c'est lui qui associant ses efforts à ceux des successeurs de Robespierre, qu'il soudoie, veut vous rendre ce régime de sang qui vous a trop long-tems accablés, et vous faire ensuite considérer la royauté comme un asyle paisible et calme où vous pourrez espérer le repos.

Citoyens, le repos est un bien, mais il est la récompense du courage et non le prix de la foiblesse; il doit couronner la vertu, et non récompenser la lâcheté : mais vous ne le trouverez ni dans les bras des successeurs de Couthon, ni dans ceux des stipendiaires des Capet.

Les uns feroient encore tomber sous vos yeux les têtes de vos plus fidèles amis; chaque jour verroit encore assassiner quelques-uns des hommes qui, par leur

industrie et leur richesse, doivent approvisionner vos cités, offrir des ressources à votre travail, et ramener l'opulence dans vos campagnes et dans vos villes : les autres, excités par la soif des plus implacables vengeances, ne commettroient pas moins de crimes, et vous raviroient, en même temps, tous les résultats de votre courageuse persévérance. Pour prix de cinq années des sacrifices les plus pénibles, vous n'obtiendriez plus que des chaînes : la tyrannie détruite au 10 août, celle renversée le 9 thermidor, vous seroient également funestes, et la France doit être affranchie pour jamais des horreurs de l'une et de l'autre. La royauté !...... Ah ! qu'ils sont coupables ceux qui voudroient persuader au peuple qu'elle pourroit diminuer ses peines, qu'il seroit possible de conserver avec elle quelqu'apparence de liberté. Non ! non ! et l'histoire de tous les pays nous le prouve, la tyrannie qui se relève est cent fois plus forte que si elle n'avoit pas été comprimée. Les obstacles qu'elle a été forcé de vaincre ont accru ses forces, et épuisé celles de ses plus courageux adversaires. Je ne fais pas à la France l'injure de penser qu'il soit nécessaire de lui exposer ici les maux qui résulteroient pour elle des succès affreux du royalisme : ce n'est pas à ceux qui, depuis trois ans, combattent avec tant de gloire pour l'affermissement de la République, qu'il faut prouver la nécessité de la maintenir. Il n'est aucun citoyen qui n'ait aux frontières un fils, un frère ou un ami ; il n'en est aucun qui, par ses efforts dans l'intérieur, n'ait concouru à chasser tous les despotes coalisés, jusques au-delà des barrières que la nature leur avoit opposées ; il n'en est aucun qui ne soit solidaire pour la gloire comme pour les dangers, et qui ne sente au fond de son cœur la nécessité de mourir plutôt que de renoncer à la défendre. Je ne crains pas le royalisme ; s'il ose se montrer il sera anéanti : mais je crains une hypocrisie astucieuse ; je crains jusques aux impuissans efforts de ses imbécilles et criminels partisans. Je voudrois, par pitié même pour ceux qu'ils pourroient égarer, armer tous les efforts contre lui, en démasquer tous les projets, en faire détester toutes les

suites; et, pour cela, je dirai au peuple qu'il doit se garder de ces insinuations perfides, de ces fausses promesses de paix et de bonheur avec lesquelles on veut le tromper, avec lesquelles on veut apporter la guerre civile au milieu de lui.

Il ne s'agit pas seulement, dans le véritable espoir des contre-révolutionnaires, de ramener la révolution aux premières années de son histoire, mais de nous reporter aux temps les plus affreux de la plus exécrable tyrannie royale : ce ne seroit pas seulement à la royauté que la France seroit reconduite, mais à toute l'horreur de l'ancien régime. Peuple! considère ta position, observe tes ennemis, et juge ce qu'ils veulent de toi. Qu'ils disent si c'est pour la constitution de 1789, qu'ils ont voulu combattre il y a trois ans, ces exécrables émigrés qui fuient aujourd'hui si loin de nos frontières! n'est-ce pas au seul nom de l'égalité qu'ils ont quitté notre territoire? n'est-ce pas dès le premier instant qu'ils nous ont soupçonnés de vouloir être libres, qu'ils ont fui cette terre sacrée? Se sont-ils armés contre les crimes de Robespierre, contre les assassinats d'Orange et de Nîmes? Se sont-ils soulevés contre les arrestations arbitraires qui changèrent la France en cachots? Est-ce les remparts de Lyon qu'ils ont voulu défendre, ou bien ont-ils voulu disputer à la Loire ses innombrables et malheureuses victimes? Non, non : tous ces forfaits n'existoient pas encore, la France n'avoit pas à en rougir.

Les tyrans du 9 thermidor, leurs complices, leurs stipendiaires étoient encore ensevelis dans une profonde obscurité; mais ce fut pour qu'il y eût en France un clergé puissant et riche, qu'ils prirent les armes, ou qu'ils conspirèrent en secret; ce fut pour rétablir une noblesse insolente et oppressive, des corvées, des dîmes, des chasses, des droits féodaux, des taxes arbitraires, des parlemens et des lettres de cachet; ce fut pour consolider au milieu de vous, et pour aggraver le despotisme qui, depuis quatorze siècles, vous courboit sous son joug de fer : et aujourd'hui vous entendez leurs complices s'appitoyer sur vos maux, tandis que c'est eux qui les ont causés. Ils vous reprochent la tyrannie de Robespierre,

et ce sont eux qui l'ont facilitée en vous forçant de n'être occupés que de les combattre. Ils parlent au peuple des privations de tous les genres auxquelles il est condamné depuis si long-tems, et ils feignent d'oublier que ces privations sont les fruits d'une guerre plus ancienne que la République.

Citoyens, la Convention sera ferme au milieu de tant d'agitations ; elle ôtera au royalisme son prétexte, en punissant les terroristes qui nous épouvantent du retour de leur tyrannie ; elle ôtera au patriotisme énergique ses inquiétudes, en comprimant les amis de l'ancien régime ; et elle marchera avec courage, et sans se détourner de sa route, vers le terme de ses travaux, qui doit être l'affermissement de la liberté.

Mais c'est au peuple, au peuple seul à rendre ses efforts utiles : la puissance de la Convention est dans la persévérance du peuple ; sa force est dans la volonté nationale ; son courage a besoin d'être soutenu par la confiance des gens de bien, et par cette opinion protectrice qui garantit la vertu des atteintes du vice. Peuple, rallie-toi donc autour de tes représentans ; seconde leur zèle, honore leurs travaux, et oppose une masse immobile et majestueuse à ceux qui voudroient te désunir pour te dominer. Peuple, méfie-toi de ces monstres qui osent te préparer des chaînes, et qui paroissant plaindre tes maux pour te séduire, veulent te conduire au royalisme par la terreur, et rétablir la terreur par le royalisme ; déjoue leurs complots, rejette loin de toi leurs provocations perfides, leurs insinuations coupables ; dénonce-les à l'autorité des lois, et marche avec nous d'un pas ferme dans la ligne droite de la liberté : rappelle au milieu de toi la concorde, la bonne intelligence, l'union, l'amour du travail et de la vertu. Nous avons renversé la féodalité ; l'égalité règne dans la République : il n'y a plus de châteaux dans nos campagnes, plus de palais dans nos villes ; il n'existe que des maisons et des chaumières : qu'elles se soutiennent réciproquement, ou bien elles tomberont ensemble.

Paix éternelle entre les chaumières et les maisons, entre le négociant et l'ouvrier, entre le manufacturier

46

et l'artisan : paix éternelle entre le riche et le pauvre! Guerre à mort aux ennemis de la République, aux traîtres qui voudroient ressusciter le terrorisme, le despotisme, la royauté; aux intrigans qui voudroient nous diviser, aux scélérats qui voudroient nous asservir ! Que les rivaux de la France, qui comptent encore sur nos troubles pour préparer leurs nombreuses défaites, respectant notre sagesse, redoutant notre union et perdant l'espoir de l'altérer, se voient forcés à nous demander et à recevoir de nous une paix glorieuse, qui conserve à jamais la prospérité de la nation.

Je demande que la Convention charge son comité de sûreté générale et les autorités constituées de faire arrêter et poursuivre devant les tribunaux, selon la rigueur des lois, tous ceux qui, par des proclamations écrites ou verbales, inviteroient le peuple au rétablissement de la royauté, ou à la violation des propriétés publiques et particulières, ou attenteroient au respect dû à la représentation nationale.

Je demande, en outre, qu'il soit fait une adresse au peuple pour l'éclairer sur les complots qui s'ourdissent contre la liberté, pour le prémunir contre les insinuations perfides des ennemis de la révolution, et pour lui exposer les principes adoptés par ses représentans.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Ventôse, l'an III.